II.

SÉANCE DU 22 MAI 1952.

Président : M. R. SCHILLING.

Continuant un usage devenu presque une tradition déjà, le Groupe Strasbourgeois avait adopté pour sa réunion d'été la formule d'une sortie. Le but en était le Scharrachberg, colline aux confins de la plaine d'Alsace, chargée d'histoire, et qui a en même temps le don de flatter le palais des amateurs de vin d'Alsace.

A M. Schilling, président, M. l'abbé Chatillon, MM. Blaise, Collart, Fabre, Hentz, Ruch, Weber, Will, membres inscrits, s'étaient joints quelques dames, Mmes Fabre, Ruch, Schilling, Mlle Blaise, ainsi que dix-neuf étudiantes et étudiants de la Faculté, Mlles Bosc-Bienne, Bouteloup, Cherroret, Coulaud, Dubs, Feltin, Frölich, Girault, Hœpffner, Pfletschinger, Thiriat, Wackenthaler, Weiss, Wilsdorf, le P. Bois, MM. Buirel, Cherroret, Duplat, Ossner, Rœhrig.

— La séance proprement dite ne manquait pas de pittoresque : elle eut lieu à Scharrachbergheim, dans la salle de bal, décorée de guirlandes et de lampions, d'une auberge dont le propriétaire porte le nom bien latin de Musculus.

I. — M. COLLART, professeur à la Faculté des lettres, fit d'abord une communication sur *le sabinisme de Varron.*

Les historiens modernes, constate M. Collart, ne sont pas seuls à avoir recherché des éléments sabins dans l'histoire romaine. Dans les fragments historiques et dans le « De Lingua Latina » de Varron, nombre de renseignements concernent les Sabins et la langue sabine. Ils forment, semble-t-il, si on les regroupe, une théorie marquée au coin du sabinisme le plus ardent. Les Sabins, devait penser Varron, ont dans le développement de la civilisation romaine une part au moins égale à celle des Albano-Latins.

Les Arcado-Pélasges, dit-il, se sont d'abord installés dans la Sabine. Avec eux, les Sabins ont fait tache d'huile dans l'Italie. D'ailleurs, les Samnites sont des Sabins, les Osco-Ombriens aussi : l'Oenotrie a pour éponyme un roi des Sabins, Oenotros le Lycaonide, et Evandre, le bienfaiteur des Latins, n'est que le petit-neveu d'Oenotros. Les Tusci sont aussi des Pélasges, et les liens entre Sabins et Étrusques sont puissants. D'ailleurs, à Rome même, les Sabins se sont installés sur le Capitole, sur l'Aventin dont le nom reproduit celui de l'Avens, rivière sabine, sur le Palatin occupé autrefois par les Palatini, originaires de Palatium en

Sabine, sur le Quirinal, occupé par les compagnons de Tatius venus de Cures, et, entre les collines, dans le Vicus Ciprius dont le nom veut dire, en sabin, « rue du bon présage ». Enfin, le panthéon romain est plein de divinités sabines. Bref, dans l'ensemble, Varron paraît annexer au domaine sabin tout ce qui en Italie n'est pas proprement grec ou latin.

Les emprunts du latin au sabin signalés par Varron semblent montrer que son sabinisme grammatical vient directement à l'appui de son sabinisme historique. Ces emprunts peuvent se grouper sous trois rubriques :

1. La vie champêtre : noms d'animaux domestiques (*aedus*, *ircus*, *ariuga*, *horda*), produits du sol (*faba*, *spica*), nature du sol (*terenus*, *harena*), instruments agricoles (*irpex*, *seculae*).
2. La vie religieuse : *februatio*, *reloqui*, *haruspex*, *tesca*, et noms de nombreuses divinités, en particulier divinités étrusques et divinités champêtres ou chtoniennes. Par là, la rubrique 2 rejoint la rubrique 1.
3. La vie quotidienne : noms de vêtements et de plats cuisinés.

Enfin, il arrive que le latin emprunte au grec par l'intermédiaire du sabin (*lepesta*, *tebae*, *terminus*).

Varron, dans son sabinisme, qui est parfois un véritable pansabinisme, manque de discrétion et de mesure, mais bien des remarques restent pertinentes et aucun grammairien romain n'a présenté d'étude dialectologique de façon plus nette ou plus ample que lui.

— M. Schilling remercie M. Collart de la clarté et de l'esprit avec lesquels il a su exposer cet aspect de l'œuvre de Varron, et amorce la discussion, qui porte sur trois points :

1. Les mots à *s* intervocalique non touchés par le rhotacisme, que Varron a tendance à considérer comme étant d'origine sabine. M. Collart constate que pour certains mots comme *rosa* et *asinus* Varron ne s'explique pas.
2. L'histoire de la dialectologie chez les Romains. Après Varron, précise M. Fabre, il n'y a plus guère que Verrius Flaccus et Festus qui s'en soient occupés, mais de façon beaucoup plus discrète. La dialectologie est progressivement abandonnée après le « De Lingua Latina ».
3. Le rôle des Sabins dans l'histoire romaine, ainsi que l'interprétation des théoriciens modernes (la théorie de M. Piganiol : dualisme ethnique aux origines de Rome, et la théorie de M. Dumézil : des trois fonctions indo-européennes, les Sabins incarneraient la fonction économique).

II. — M. P. Fabre, professeur à la Faculté des lettres, prend la parole ensuite pour une communication intitulée *Saint Augustin, le Jardin de Milan... et M. Courcelle.*

Il s'agit du passage célèbre du livre VIII des *Confessions* où saint Augustin raconte sa propre conversion, devenue définitive après qu'il eut entendu une voix d'enfant répéter « tolle, lege », et qu'il eut ouvert au hasard les *Épîtres* de saint Paul.

M. Courcelle a dans son livre récent, *Recherches sur les « Confessions » de saint Augustin*, fort bien montré que l'œuvre autobiographique de l'évêque d'Hippone avait une solide valeur historique, contrairement aux doutes émis à ce sujet depuis la fin du siècle dernier. On s'attendrait donc, fait observer M. Fabre, à le voir accepter tel quel le récit de la conversion. Or, M. Courcelle croit, au contraire, y trouver beaucoup de « fiction » et de « symbolisme ». La voix d'enfant qui prononce le fameux « tolle, lege » ne serait pas une voix réelle, mais la voix symbolique d'un des enfants de cette Continence qui, une page plus haut, dans une prosopopée évidemment toute fictive, exhorte saint Augustin à la suivre.

Aux critiques déjà formulées contre cette argumentation par Mlle Mohrmann, M. F. Cayré, etc., M. Fabre ajoute les siennes. Il s'étonne notamment qu'Augustin, s'il voulait vraiment renvoyer le lecteur à l'un de ces enfants de Continence cités plus haut (*tot pueri, tot puellae*), n'ait pas précisé sa pensée par une qualification quelconque (*pueri an puellae*, se contente-t-il de dire).

Or, dans son plus récent travail, encore inédit et destiné à la *Revue d'histoire et de philosophie religieuse* (dont il a aimablement communiqué le manuscrit à M. Fabre), M. Courcelle essaie de prévenir cette objection. Selon lui, le lecteur du ve siècle, nourri de la Bible, aurait fait de lui-même ce rapprochement, car la phrase des *Confessions* : *Et ecce audio uocem de diuina* (var. *uicina*) *domo cum cantu dicentis... quasi pueri an puellae, nescio*, est calquée sur le texte du chap. XIV de l'*Apocalypse*, qui décrit précisément les enfants de Continence entre tous (il s'agit des 144,000 élus vierges chantant le Cantique du trône) : *Et audiui uocem de caelo quasi sonum multarum aquarum aut magni tonitrui ; et uox quam audiui quasi citharoedorum citharizantium.*

Il semble en effet, dit M. Fabre, que la phrase des *Confessions* soit calquée sur celle de l'*Apocalypse*, surtout si, comme le fait M. Courcelle dans son livre, on adopte, contrairement à la plupart des éditeurs, la leçon du plus ancien manuscrit : *de diuina domo.*

M. Fabre fait pourtant deux constatations : d'abord, le *quasi* de l'*Apocalypse*, simple comparaison, n'équivaut point à celui des *Confes-*

sions, qui, même dans l'hypothèse de M. Courcelle, et surtout avec le *nescio* qui suit, ne peut signifier que « une voix de garçon ou de fille ». D'autre part, bien d'autres textes bibliques, et sans rapport avec les « continents », peuvent être rapprochés de celui des *Confessions*. M. Fabre en signale plusieurs, déjà dans l'*Apocalypse*, ainsi XIX, 1 : *Post haec audiui quasi uocem turbarum magnarum in caelo dicentium...*

Il signale aussi que M. Courcelle, dans l'article en question, ne soutient plus particulièrement la leçon *de diuina domo*, et qu'il essaie de maintenir son interprétation avec le texte habituellement reçu, *de uicina domo*, qui paraît nous maintenir dans la réalité matérielle. C'est, dit-il, qu'Augustin se sent maintenant tout voisin de cette demeure (céleste) dont la grâce le fait à chaque instant plus proche. Et il évoque le passage évangélique où le fils aîné, dans la parabole de l'Enfant prodigue (Luc, XV, 25), revenant des champs vers la maison paternelle, entend une symphonie et un chœur. Mais quel rapport entre ce fils aîné et Augustin?

En conclusion, M. Fabre hésite à suivre l'interprétation de M. Courcelle : il continue à croire qu'il y a d'abord dans ce récit le souvenir authentique de faits de caractère banal, matériel, mais derrière lesquels, pour Augustin, comme souvent dans les *Confessions*, se révèlent sans aucun doute la Providence et la Grâce divines qui l'ont conduit à l'achèvement de sa conversion.

— M. Schilling remercie M. Fabre de la netteté avec laquelle il a présenté l'analyse difficile de ce texte. Un échange de vues animé s'ensuit. MM. Blaise et Schilling font remarquer que la thèse défendue par M. Courcelle a peut-être contre elle une certaine vraisemblance psychologique, un auteur n'allégorisant pas volontiers l'événement saillant de sa vie. Ce qu'il cherche, quand il se le remémore, ce sont, au contraire, les détails matériels précis qui lui permettent de le revivre dans toute son intensité.

— Un déjeuner réunit ensuite les participants, au cours duquel on put goûter les galettes (*liba*) auxquelles Ovide fait allusion à propos de la fête des Palilia — galettes conformes à la recette donnée par Caton dans *De Agr.*, chap. 75, et confectionnées par quelques étudiantes.

L'après-midi, enfin, fut consacré à une promenade au Scharrachberg, offrant sur la plaine d'Alsace une vue splendide que M. Will sut rendre plus attrayante encore par ses commentaires historiques et géographiques. Et pendant que les carrières du Kronthal (d'où fut extrait le grès rose de la cathédrale de Strasbourg) rougeoyaient au loin, le Groupe Strasbourgeois prit le chemin du retour, emportant le souvenir d'une belle journée.